**Théories économiques : les fondateurs**

**Chapitre 1 : La théorie symétrique de la valeur : analyse et critique**

**Section I : La théorie symétrique de la valeur, quelques rappels**

**1) A. Marshall : éléments biographiques**

La théorie symétrique de la valeur (TSV) a été élaborée par Alfred Marshall (1842-1924).

Il naît à Londres en 1842, et meurt à Cambridge en 1924. Il enseigne d'abord à Cambridge, puis à Oxford. En 1885, il est nommé professeur d'économie politique à Cambridge où il restera jusqu'à la fin de sa vie. Il enseignera à Pigou et Keynes, et marque profondément l'enseignement de l'économie en Grande-Bretagne.

L'équilibre de Walras n'est pas connu à cette époque, et il faudra attendre pour que la pensée Walrasienne se diffuse.

La théorie symétrique de la valeur est exposée dans un ouvrage qui s'appelle « Principes d'Économie Politique », qui paraît pour la première fois en 1890, et sera réédité 8 fois du vivant de l'auteur, avec de profondes modifications jusqu'en 1924.

**2) Deux métaphores**

Deux citations de Marshall vont nous permettre d’introduire la TSV:

* La valeur normale symbolise la valeur d'équilibre. → *« La valeur normale de toute chose se trouve sur la clé de voute d’un arc en équilibre par rapport aux force opposées agissant sur ces deux côtés. Les forces de la demande agissent d’un côté, celles de l’offre de l’autre »*
* *« La symétrie fondamentale des relations générales dans lesquelles la demande et l’offre se situent par rapport à la valeur, ou le principe de coût de production et le principe de l’utilité finale sont sans aucun doute les 2 composantes de la loi unique et universelle de l’offre et de la demande, chacun (des principes) pouvant être comparés à une lame d’une paire de ciseaux.»* → *Le principe du coût de production* va être ce qui va déterminer la fonction d'offre d'un bien. L'utilité marginale étant ce qui va permettre de déterminer la fonction de demande de biens.

**3) Détermination simultanée et équilibre partiel**

Nous pouvons maintenant préciser en quoi consiste cette symétrie fondamentale des relations dans lesquelles la demande et l'offre se situent par rapport à la valeur. 3 points à préciser :

1. La valeur d’une marchandise est déterminée à la fois par l’offre et la demande.
2. Le prix et la quantité d’une marchandise sont déterminés en même temps par la demande et l’offre. A et B sont les deux faces d’une même médaille.
3. Marshall raisonne dans le cadre de l’équilibre partiel (et non de l’équilibre général comme Walras) : ce qui revient à faire l’hypothèse dans laquelle on considère que ce qui se passe sur le marché d’une marchandise n’influence pas ce qui se passe sur les autres marchés et vice versa. On fait comme si on pouvait isoler un marché et l'étudier ainsi. On dit alors que l'on raisonne toutes choses égales par ailleurs. On dit aussi que l'un fait la clause *ceterisparibus*. Mais avant d'aller plus loin, il est important de décrire les conditions dans lesquelles une marchandise est produite.

**4) Firmes (entreprises) et industries-branche : les conditions de la concurrence**

Chez Marshall, chaque petite unité constitue des firmes, et toutes les unités s'appellent branche, ou industrie.

L'existence de nombreuses firmes au sein d'une industrie est importante aux yeux de Marshall pour que soient produites les marchandises dans des conditions de concurrence et non de monopole.

**5) Théorie symétrique de la valeur et rendements non proportionnels**

Nous allons expliciter les points A et B.

A : la décroissance de la courbe de demande s'appuie, d'après Marshall, sur la décroissance de l'utilité marginale. Ex : Un verre d'eau, ça va, mais au cinquième, on n'a plus soif, donc on est prêt à acheter un verre supplémentaire mais à un prix inférieur, car l'utilité qu'il produira sera inférieure aux premiers verres.

B : la courbe OA, ici supposée croissante en Pa, est la somme des courbes d'offre des firmes qui produisent A, c'est donc la courbe d'offre de l'industrie. Ici elle est supposée croissante, ce qui veut dire qu'à chaque fois que je produis une unité supplémentaire, cela est de plus en plus coûteux. Les coûts de production sont donc croissants, en d'autres termes les rendements sont décroissants.

La théorie symétrique de la valeur ne s’applique pas pour les rendements constants, elle s’applique pour des rendements croissants ou décroissants (ce sont des rendements non proportionnels). Sraffa écrit : *« si le coût de production de chaque unité de marchandise ne variait pas lorsque la quantité produite change, la symétrie offre-demande serait brisée. Le prix serait déterminé exclusivement par les dépenses de production, et la demande ne pourrait avoir sur lui une quelconque influence. »* Pour une symétrie fondamentale, il faut que l’offre dépende du prix, que le coût varie lorsque la quantité produite varie. Une relation fonctionnelle entre coûts et quantités produites doit exister. Le coût est une fonction de la quantité produite.

C : à l'évidence, qA\* et pA\* sont déterminés en même temps.

D : supposons que l'offre de A puisse être représentée par une droite parallèle à l'axe des quantités.

Dans le cas où la courbe d'offre est parallèle à l'axe des quantités, le prix d'équilibre est déterminé uniquement par les conditions de l'offre, et la demande ne sert qu'à déterminer la quantité d'équilibre. Dans ce cas, il n'y a pas de symétrie fondamentale entre la demande et l'offre pour déterminer la valeur.

Nous obtenons une telle courbe lorsque les coûts sont constants, ou les rendements sont constants.

E : conclusion

Pour qu'il y ait la symétrie fondamentale de l'offre et de la demande dans la détermination de la valeur, *il faut que l'offre dépende des prix*, c'est-à-dire que le coût varie lorsque la quantité produite varie. On peut avoir aussi bien des coûts de production croissants, donc des RE décroissants et la courbe d'offre est alors croissante.

On peut également avoir des coûts décroissants, avec des RE croissants, fonction d'offre décroissante, rarement représentée.

**En bref …**

* La valeur doit être déterminée par l'offre et la demande.

On ne peut avoir de courbe d'offre parallèle à l'axe des quantités. Lorsque la quantité produite varie, le prix varie.

* Pour Marshall, la théorie de la valeur doit être étudiée dans le cadre de l'équilibre partiel où les autres marchés ne perturbent pas le marché étudié.
* La théorie symétrique de la valeur doit étudier la détermination de la valeur relative dans un cadre de concurrence où la même marchandise est produite par plusieurs firmes.

Sraffa va critiquer cette théorie.

(Selon Marshall, la TSV doit être étudiée dans le cadre de l'équilibre partiel. Elle doit étudier la détermination de la valeur relative dans un cadre où une marchandise est produite par plusieurs entreprises (pas d'oligopoles ni de monopoles). Rendements proportionnels et production en situation concurrentielle.)

**Section II : Le projet critique de Sraffa (1898-1983)**

**Quelques éléments biographiques…**

Sraffa a du quitter l'Italie pour ne pas être emprisonné. Il arrive en Angleterre en 1927.

1er article en 1925 : « Sur les relations entre coûts et quantités produites ».

2ème article, 1926 : « La loi des rendements en régime de concurrence ».

Quand il arrive à Cambridge, suite à la demande de Keynes, il va faire cours à des étudiants : Advanced Theory of value. Ce cours (peut être consulté) le rend malade, car c'est un personnage très exigeant.

En 1932, il écrit un article où il critique la théorie monétaire de Hayek.

En 1951, il écrit une introduction aux œuvres de Ricardo « Écrits et correspondances » qu'il éditera.

1960, il publie un livre : « Production de marchandises par des marchandises : prélude à une critique de la théorie économique ».

**1) Le vice caché de la théorie symétrique de la valeur**

**a) L’étonnement de Sraffa**

Sraffa exprime son étonnement face à *« l’accord quasi-unanime auquel sont parvenus les économiques à propos de la théorie symétrique de la valeur dans un système purement concurrentiel »*. Il souligne que c’est un trait les plus frappants de l’économie dans son état actuel. Cet accord est étonnant car *«  et pourtant, sous l’aspect paisible que nous offre la théorie moderne de la valeur, se dissimule un vice qui trouble son harmonie d’ensemble : les problèmes posés par la courbe d’offre fondée sur la loi des rendements croissants ou décroissants »*.

**b) Rendements non proportionnels et théorie symétrique de la valeur : une incohérence**

Il cherche à montrer que la loi des rendements non proportionnels ne peut pas être fondée de manière cohérente avec la théorie symétrique de la valeur que Marshall a voulu élaborer, et qu’elle doit donc être rejetée. Sraffa pense qu’en détruisant l’un des éléments de base de la théorie de Marshall, tout le système devrait s’effondrer.

**2) De deux lois à une loi**

Pour clarifier la nature de la critique adressée à Marshall par Sraffa, nous allons progresser par étape. Marshall parle de la loi des rendements non proportionnels.

* *Deux lois anciennes* :

Sraffa commence par souligner que Marshall n’est pas le premier à parler de rendements non proportionnels. Cependant, il y avait une différence entre Marshall et les anciens. En effet, avant, il y avait, d’un côté, la loi des rendements décroissants, et d’un autre côté, la loi des rendements croissants. De plus, ces rendements n‘étaient pas étudiés dans le cadre de la théorie de la valeur.

* *La loi des rendements décroissants* (liée à la rente foncière)

Théorie des rendements décroissants, ou de la productivité décroissante, ou des coûts croissants.

Avant Marshall, on retrouvait la loi de rendements décroissants chez Turgot et Ricardo. Chez ces auteurs classiques, la théorie des rendements décroissants n’était pas étudiée en liaison avec la théorie symétrique de la valeur, mais en relation avec la théorie de la rente foncière, et donc la théorie de la répartition et non de la théorie de la valeur.

Le but des classiques n’était pas d’établir une relation fonctionnelle entre les quantités produites et les coûts. Ce n’est pas en soi l’accroissement de la quantité produite de blé qui accroissait le prix du blé, mais c’est le fait qu’on était amené à mettre des terres de moins en moins fertiles. Si des terres de même fertilité avaient été disponibles en quantité infinie, on aurait pu accroître la quantité produite sans pour autant accroître le coût.

Chez un auteur comme Ricardo, c'est bien parce que les terres de bonne fertilité étaient disponibles en quantité limitée, que lorsque l'on augmente une quantité produite, on doit passer à une production sur des terres moins fertiles, ce qui augmente le coût de production du blé.

→ Pb de répartition et non pas de valeur

**Séance 2.**

**Précédemment …**

Dans le premier chapitre nous étudions de manière critique la théorie symétrique de la valeur qui est très utilisée en économie.

Etablie pour la première fois par A. Marshall, qui a eu notamment comme étudiants Keynes et Pigou.

Théorie de la symétrie de la valeur : le prix d’une marchandise est déterminé à la fois par l’offre et la demande, d’où les métaphores de Marshall : lames de ciseau.

L’illustration graphique :

(Quantité, prix)

Courbe demande est décroissante : plus le prix est élevé plus la quantité demandée est faible, et vice versa.

S’appuie sur l’utilité marginale : plus un individu a de quantité d’un bien, plus le prix que l’on est prêt à payer est de plus en plus faible.

Courbe d’offre : relation est liée à la relation qui existe entre quantité produite et cout de production. Plus complexe que courbe D car pour la demande l’utilité marginale toujours décroissante donc demande toujours décroissante. Mais ca n’est pas le cas pour l’offre.

Quand la quantité produite augmente, alors cout unitaire diminue. => baisse du prix => fonction d’offre décroissante.

Quand plus je produis plus ça devient difficile de produire et le cout unitaire augmente. => hausse du prix => courbe d’offre croissante => rendements décroissants / couts croissants

Quand la quantité produite augmente mais que le cout unitaire est constant. => Rendements croissant.

La fonction d’offre est liée à l’évolution du cout en fonction des quantités produites.

Théorie symétrique de la valeur :

- Pour que la valeur soit déterminée à la fois par l’offre et par la demande, donc la courbe d’offre ne doit pas être parallèle à l’axe des abscisses. Il faut donc que l’on ait des rendements soient croissants soient décroissants. Ce sont ainsi des rendements non proportionnels.

- Cette théorie est établie dans l’équilibre partiel. = ce qui se passe sur un marché n’influence pas sur divers marchés, vice versa. Toute chose égale par ailleurs.

- doit être établie dans le cadre de la concurrence pure. Pour Marshall elle concerne les conditions de production des marchandises : elle doit être produite par un ensemble de firmes regroupées dans la branche ou encore une industrie. On appelle industrie ou branche le regroupement de chaque firme ou entreprise.

Cette conception de la concurrence est propre à Marshall.

Un économiste ami de Keynes : Sraffa s’étonne très rapidement de l’accord quasi unanime de cette théorie.

Il pense qu’il y a des incohérences logiques au sein de cette théorie. Il va développer une critique interne et non pas externe (c’est-à-dire non par rapport a une autre théorie).

Il va procéder par étape. La conclusion à laquelle il va arriver est qu’on ne peut pas arriver du a l’universalité, au fait de l’équilibre partiel et du fait de la situation de concurrence. On peut avoir ¾ mais jamais les 4 en même temps.

* *La loi des rendements croissants*

Productivité croissante ou coûts décroissants

Renvoie à Adam Smith avec sa manufacture d’épingles.

Pour Smith, la division du travail au sein d’une manufacture va permettre un accroissement de la productivité du travail pour un certain nombre de raison, les rendements sont donc croissants.

Division du travail\* : on va subdiviser de nombreuses taches. Un ouvrier produisait une épingle à lui seul (toutes les étapes) ! Smith considère qu’une fois que la division du travail est établie, la productivité du travail a augmenté.

Les causes identifiées par Smith de ces rendements croissants:

- il n’y a plus la perte de temps

- à force de faire les mêmes choses, on devient plus habile

- à force de faire les mêmes choses, on va être plus attentifs => innovations via progrès techniques.

Les rendements sont ainsi croissants. Mais cette croissance n’est pas liée à la théorie de la valeur mais à la théorie de la production.

Le second point très important est qu’il ne s’agit pas dune relation fonctionnelle entre couts et quantité produites.

Car : courbe d’offre est décroissante par rapport au prix, car derrière il y a une relation entre offre et prix lié à relation entre cout et quantité. Le coût est donc une fonction de la quantité. Il y a donc une relation fonctionnelle entre le cout et la quantité.

Pour qu’il y ait une fonction d’offre qui ne soit pas horizontale, il faut que l’offre soit croissante ou décroissante.

Chez Smith les rendements décroissants ne sont pas liés à une relation fonctionnelle entre coûts et quantités produites.

Supposons qu’on a instauré la division du travail dans la manufacture. Les ouvriers se disent qu’avant ils produisaient à eux tous 20 épingles. Maintenant suite à la division du travail on produit 200 épingles. Pourquoi on produirait plus par jour ? Et ne pas travailler moins par jour et obtenir les 20 épingles ? Dans ce cas, la diminution du coût unitaire n’est pas liée à un accroissement de la productivité.

Tableau récapitulatif des rendements croissants et décroissants avant Marshall :

|  |  |
| --- | --- |
| Loi des rendements décroissants | Loi des rendements croissants |
| Turgot, Ricardo | Smith |
| Terre, rente | Division du travail, progrès technique |
| Répartition et pas de la valeur | Production et pas de la valeur |
| Pas de relation fonctionnelle entre couts et quantités produites | Pas de relation fonctionnelle entre couts et quantités produites |

→ Pas de relation fonctionnelle entre quantités et couts.

La relation fonctionnelle entre quantités et couts : ce en quoi consiste justement la loi des rendements non-proportionnels.

**d) Déplacement et fusion**

Ce n’est qu’avec Marshall que ces deux lois (rendements croissants et décroissants) ont été déplacées : de l’étude de la répartition en ce qui concerne les rendements décroissants, de l’étude de la production en ce qui concerne les rendements croissants, vers la théorie de l’étude la valeur.

Marshall les a fusionnées en une loi unique des rendements non proportionnels, pour obtenir une loi d’offre sur le marché susceptible d’être confrontée à la loi de demande correspondante.

C’est sur la symétrie de ces deux forces opposées que repose la théorie Marshallienne de la valeur. Autrement dit : *« L’importance des lois de variations du cout pour la détermination du prix des marchandises n’est apparu que comme conséquence de la doctrine affirmant la symétrie fondamentale des relations générales de la demande et de l’offre par rapport à la valeur. »*, Straffa.

Ce que nous dit Straffa ici, c’est qu’à un moment donné des économistes ont voulu déterminer des valeurs par l’offre et la demande.

Pour atteindre ce but, Marshall a du adopter des modifications à ces deux lois (par exemple pour les rendements décroissants il faut les étendre du cas particulier de la terre aux autres facteurs de production).

Straffa se propose de montrer que ces modifications ne permettent pas de fonder une fonction d’offre telle qu’elle puisse servir à la théorie symétrique de la valeur.

Il va donc étudier les fondements théoriques des lois de rendements non proportionnels.

**Section III : Les conditions pour obtenir des rendements décroissants ou coûts croissants.**

1. **Description de l’exemple de Turgot**

Straffa part d’un texte de Turgot : « observations sur le mémoire de Monsieur de Péravy en faveur de l’impôt indirect », 1768.

Certains nombre d’hypothèses faites par Turgot :

- H1 : il existe une terre d’une surface donnée (T ha) en quantité limitée et homogène (qui a partout la même fertilité)

- H2 : on travaille sur cette terre on la labourant, en y semant des graines qui permettront une récolte.

Les ingénieurs agricoles nous donnent les renseignements suivants sur la terre.

Si je laboure l'intégralité de ma terre en une journée, je dirais que j'y effectue un labour. On suppose que ce faisant, on arrive à labourer la terre jusqu'à 10 cm de profondeur. Si je reviens une autre journée et laboure à nouveau l'intégralité, je fais 2 labours, 3ème jour, j'arrive à 30 cm.

Si je sème sur ma terre où n'a été effectué qu'un labour, ma récolte sera égale à 1 quintal de blé. Si j'ai été jusqu'à 30 cm de profondeur, je produis 3 quintaux de blé.

En une journée seulement : Si je suis un producteur rationnel, je vais labourer sur ¼ de la terre totale, 4 fois (40 cm) donc 2 quintaux.

4 labours → moment où le produit moyen est égal au produit marginal.

Si je travaille 2 journées, je vais labourer sur ½ de la terre totale, donc 4 quintaux.

Tableau récapitulatif :

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| Nb de journées où l’intégralité de la terre est labourée | Production totale | Production marginale | Productivité moyenne = P totale / nb journées |
| 1 | 1 |  | 1 |
| 2 | 3 | 2 | 1,5 |
| 3 | 6 | 3 | 2 |
| 4 | 8 | 2 | 2 |
| 5 | 9,5 | 1,5 | 1,9 |

Ce qui compte c’est la production moyenne.

1. **Analyse**

En une journée, j’ai intérêt à produire sur ¼ de la terre.

En 4 journées j’ai intérêt à produire sur l’intégralité de la terre.

On cherche le point optimum : c’est le point maximum de la productivité moyenne : ici lorsque je laboure 4 fois la terre. En tant qu’individu rationnel, tant que je peux travailler moins que 4 jours, je ne labourerais jamais l’intégralité de ma terre, mais seulement une fraction de cette terre de façon à obtenir la production moyenne maximum et donc la productivité totale maximum, en conséquence de la productivité moyenne donnée par l’ingénieur et la productivité moyenne effectivement obtenue par l’agriculteur rationnel ne coïncideront pas tant que l’intégralité de la terre ne sera pas cultivée.

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
|  | Productivité moyenne | |
| Donnée par l’ingénieur | Obtenue par l’agriculteur rationnel |
| 1 | 1 | 2 |
| 2 | 1,5 | 2 |
| 3 | 2 | 2 |
| 4 | 2 | 2 |
| 5 | 1,9 | 1,9 |

Si le cultivateur connaît la meilleure façon de cultiver sa terre, la courbe de productivité moyenne ne peut jamais être croissante : elle sera d’abord constante puis décroissante.

Ce qui vient d’être dit présuppose évidemment une condition : le facteur dont la quantité maximum est supposée constante (à savoir la terre ici) doit être indéfiniment divisible. On doit pourvoir n’en utiliser qu’une partie.

1. **Rendements décroissants et proportion des facteurs**

Le produit agricole est obtenu grâce à la conjugaison des deux facteurs : le travail et la terre.

Il va falloir interpréter ce qu’il se passe de 4 à 5 journées. Pendant qu’on n’a pas atteint la culture de l’intégralité de la terre : surface cultivée/ nb de personne qui travaillent, reste constant.

Pour les 4 premiers jours, nous avons vu que la productivité, les coûts et les rendements sont constants.

Au 5ème jour, le rapport change : les rendements, coûts et productivité deviennent décroissants (productivité totale=9,5 vs. productivité moyenne=1,9<2).

**Séance 3.**

Quelle est la caractéristique des situations où nous avons obtenus une productivité moyenne égale à 2 ? C’est le rapport entre la taille cultivée et le nombre de journées, est égal.

La proportion entre les facteurs de production utilisée est la même.

Ce n’est que lorsque le rapport entre les facteurs de production se modifie que la productivité moyenne va se modifier et décroître.

Ce n’est pas l’accroissement de la quantité produite qui entraine une décroissance de la productivité moyenne, c’est le fait que la proportion entre les facteurs de production se modifie.

Cette modification survient parce qu’un des facteurs est en quantité limitée, raison pour laquelle on l’appelle facteur constant.

**Conclusion de la section III:**

Puisque la décroissance de la productivité dit aussi la croissance des rendements ou encore la croissance des coûts, est liée au changement de proportion des facteurs, si on veut obtenir une relation croissante entre les quantités produites et le coût de production, il faut qu’un des deux facteurs soit constant et pleinement utilisé.

Ce n’est qu’après que toute la terre est été utilisée que le rapport entre la surface cultivée de terre et le nombre de labour effectué sur la terre se modifie.

→ Pour obtenir des rendements décroissants, il faut qu’il y ait un facteur de production constant qui soit utilisé pleinement.

**Section IV : Les conditions pour obtenir des rendements croissants ou coûts décroissants.**

Il faut différencier deux façons pour obtenir cette croissance des rendements : par des économies internes à la firme, et par des économies externes à la firme.

1. **Par les économies internes à la firme**

Ce type d’économie est lié à la dimension de la firme : plus la quantité produite par une firme augmente, plus le coût de production moyen d’une marchandise produite dans cette firme diminue.

Comment cela est-il possible ?

1. **Par les effets bénéfiques de la division du travail**

En effet, on considère généralement que l’accroissement de la taille de la firme permet la mise en place d’une meilleure division du travail.

- on ne perd plus de temps à passer d’une tache à une autre

- les individus sont supposés devenir plus habiles

- favorise l’inventivité de nouvelles machines

→ C’est parce que j'utilise plus de L et de K que je peux mieux diviser le travail.

1. **La présence de coûts fixes**

Plus la quantité produite augmente, plus ces frais fixes vont être partagés sur un plus grand nombre d’unités produites, donc cela diminue le coût moyen.

CT(q) = Cv(q) + Cf

La présence de coûts fixes est une deuxième façon d’expliquer la décroissance des coûts. Cela dépend de la dimension de la firme, c’est interne à la firme. Ce sont des économies internes à la firme.

1. **Economies externes à la firme**

On peut obtenir des rendements croissants par des économies externes à la firme.

Il s’agit d’une cause de rendements croissants qui, contrairement au cas des économies internes à la firme, n’est pas liée à la dimension de la firme.

1. **Economies externes liées au développement des industries subsidiaires**

C’est-à-dire qui fabrique les fournitures et les machines nécessaires à l’industrie en question. Mais ajoute Marshall, les firmes d’une industrie ne peuvent bénéficier de ces avantages que si elles sont localisées en grand nombre dans la même région. En d’autres termes, la concentration géographique de l’industrie constitue une condition nécessaire à la réalisation de ce genre d’économie (de ce genre de rendements croissants).

1. **Economies externes liées au progrès technique**

Ce sont celles qui sont engendrées par les améliorations dans les méthodes de production consécutives à un accroissement de la taille de l’industrie.

! Pas liée à la taille de la firme mais à la taille de l’industrie.

En bref …

**Pour qu’il y ait SV :**

- pas de rendements constants

- situation de concurrence : beaucoup de firmes au sein d’une industrie

- que la clause soit satisfaite : ce qui se passe sur un marché n’influence pas ce qui se passe sur un autre marché

- que cela n’explique pas que les marchés particuliers

**Pour rendements décroissants :**

-facteur constant utilisé pleinement, tel que tout

**Pour rendements croissants :**

-économies internes de la firme

-économies externes à la firme

**Section V : Coûts croissants et fonction d’offre dans la théorie symétrique de la valeur : une analyse critique**

Puisque nous voulons des couts croissants, c’est-à-dire lorsque la quantité produite augmente les couts augmentent, il va falloir supposer un facteur constant utilisé pleinement. Nous allons appeler ce facteur x.

On va s’intéresser à la fonction d’offre de l’industrie A.

**Cas où l’intégralité du facteur constant x est utilisée intégralement que par l’industrie A**

On envisage un accroissement de la quantité de marchandises produite par l’industrie A.

Supposons que la production de A augmente.

Je ne peux augmenter la production qu’en augmentant l’autre facteur de production, puisque x est déjà pleinement utilisé.

Donc, la proportion entre les facteurs de production va se modifier. En conséquence, les rendements vont être décroissants, la productivité décroissante, les coûts croissants.

Cela n’agit pas sur les autres marchés car seul A utilise x, donc cela respecte la clause d’équilibre partiel.

Le problème, nous dit Sraffa, c’est que les cas où un facteur constant est utilisé intégralement par une seule industrie sont très rares.

Tout est bon sauf lorsqu’il s’agit d’un cas particulier.

**Cas où le facteur constant x est utilisé par plus d’industrie mais pas beaucoup, ici deux industries A et B**

J’augmente la production de A, donc qA augmente. Que va-t-il se passer dans l’industrie de A concernant ses coûts ? Il y a deux cas de figures possibles :

1. Soit l’industrie de A augmente sa production en utilisant plus de x. Ce qui veut dire que l’industrie B est affectée : si A augmente x cela veut dire qu’elle en prend à l’industrie B.

Cela ne respecte pas la clause ceteris paribus dit encore la clause « toute chose est égale par ailleurs », donc cela ne va pas. Ici on ne peut pas raisonner en équilibre partiel car la production de B est affectée.

1. Supposons maintenant que la production de A augmente dans l’industrie A en utilisant plus intensément le facteur constant x.

Dans ce cas, les rendements sont décroissants. Mais l’équilibre partiel n’est pas vérifié.

Lorsque j’accrois la quantité de travail dans l’industrie A, le fait que j’augmente la productivité de travail dans l’industrie A avec la même proportion de x, la productivité marginale du travail va baisser. Or à l’équilibre, le salaire réel doit être égal à la productivité marginale du travail (dans la théorie néoclassique). Si la productivité marginale baisse, le salaire réel va baisser. Et si le salaire de ceux qui travaillent avec le facteur x baisse, ce salaire devient inférieur par rapport de ceux qui ne travail pas avec le facteur x.

**Cas où le facteur x est utilisé par un très grand nombre d’industries.**

PS:

Profit = pq –wL = pf(L) – wL

F’(L) = w/p

La productivité marginale est égale au salaire réel, elle est aussi décroissante à l’équilibre.

**Séance 4.**

**Précédemment …**

La théorie symétrique de la valeur considère que la valeur doit être déterminée à la fois par l’offre et la demande. Ceci suppose que la courbe d’offre soit croissante ou décroissante des prix, donc rendements constants. Autrement dit, il doit exister une relation fonctionnelle entre quantité produite et coût de production.

La production doit s’effectuer dans une situation de concurrence =pour Marshall une marchandise doit être produites par plusieurs firmes

Cette détermination doit être générale et non pas qua des cas particulier.

Dans un premier temps, Sraffa va identifier les conditions nécessaires pour avoir rendements décroissants, il s’appuie sur auteur anciens dont Turgot. Il faut qu’il y ait un facteur constant c a d limitée en quantité, et il doit être pleinement employé.

Le rapport entre les facteurs de production doit se modifier.

On obtient une productivité croissante soit par des économies internes soit externes. Pour les économies internes, les raisons de rendements croissants tiennent à la dimension de la firme. Quand celle-ci s’accroît, on a une meilleure division du travail. Aussi les couts fixes qui seront diviser sur une plus gd quantité, et donc le cout moyen sera plus faible.

Externe : lorsque la taille de la firme s’accroit, possible que sil ya concentration géographique des industries subsidiaires. Aussi le progrès technique va jouer un rôle.

Sraffa va introduire dans un premier temps les conditions pour que l’on ait une fonction d’offre croissante en fonction de prix.

Supposons que le facteur x est utilisé par un très gd nombre d’industries. A ce moment là nous dit Sraffa, on peut augmenter la production de la marchandise A en prenant une toute petite quantité de x.

Le rapport des facteurs de production ne se modifie pas.

Il n’est pas possible d’avoir à la fois des rendements décroissants (courbe d’offre croissante en fonction des prix) et que soient satisfaites en même temps les quatre conditions pour que l’on ait théorie symétrique de la valeur.

Donc il est impossible de construire une courbe d’offre croissante compatible avec la théorie symétrique de la valeur.

Sauf dans le cas particulier où une seule industrie utilise à elle seule l’intégralité du facteur constant, les couts croissants sont incompatibles avec l’équilibre partiel.

On ne peut pas obtenir de courbe de couts croissants compatible avec les hypothèses de l’équilibre partiel.

**Section VI : Coûts décroissants et théorie symétrique de la valeur : une analyse critique**

* **Rendements croissants par des économies internes à la firme**

Marshall voit tout de suite le problème.

Quand on obtient des rendements croissants par le biais à des économies internes, c’est lié à des

On est dans une situation où on a de nombreuses firmes. Quand la production de A augmente

Il y en a donc une qui augmente plus rapidement que l’autre.

Puisque l’accroissement de la quantité produite diminue le coût moyen.

Si elle vend à un prix plus faible, elle va prendre toutes les parts de marché, les autres vont faire faillite, et on va se retrouver avec un monopole.

Le problème est que Marshall a pour hypothèse la concurrence.

Donc on n’obtient pas une courbe de couts décroissants compatible avec la théorie symétrique de la valeur.

* **Rendements croissants par des économies externes à la firme**

Nous avons évoqué deux types d’arguments : le développement des industries subsidiaires qui sont regroupées géographiquement, et l’idée d’un développement du progrès technique.

- développement des industries subsidiaires qui se regroupent géographiquement

Sraffa nous dit que cela n’est pas réaliste.

Lorsque je diminue la quantité produite de A, alors le coût augmente.

- le progrès technique

Le progrès technique ne reste pas dans l’industrie de A, mais il va diffuser dans d’autres secteurs.

Sraffa nous dit aussi qu’une gd partie du progrès technique voit le jour car il y a des ingénieurs qui réfléchissent, et ainsi ce n’est pas spécialement lié à la quantité produite qui augmente.

Si on obtient les couts décroissants par des économies internes à la firme, alors on obtient un monopole.

Si on obtient des couts décroissants par des éco externes à la firme, c’est que cela bénéficie aussi a d’autres industries. Et c’est contraire à la clause ceteris paribus.

→ Il faudrait que l’on trouve des économies externes à la firme (on ne va pas vers le monopole) et qui restent internes à l’industrie (on respecte la clause ceteris paribus).

Il faudrait qu’on puisse obtenir les rendements croissants ou couts décroissants par des économies externes à la firme et internes à l’industrie.

Tout d’abord Sraffa souligne deux choses.

Il nous dit qu’il existe très peu d’économies de ce genre. Il donne un exemple : parmi les économies externes à la firme et internes à l’industrie permettant d’obtenir des rendements croissants dit encore coûts décroissants, les seules qui ont une importance sont :

- la formation d’un marché des catégories de travail particulièrement demandé par l’industrie en question.

- la meilleure organisation du marché des produits de l’industrie considérée :

Le marché sur lequel on vend le produit A est mieux organisé, donc le cout va diminuer. De plus, c’est bien externe à la firme et interne à la firme.

Si le marché de travail correspondant au travail plus particulier, alors les travailleurs vont mieux se rencontrer, et le cout va diminuer.

Seulement Sraffa nous dit que ce n’est pas compatible avec l’hypothèse de la concurrence. Donc on ne peut pas aboutir à une meilleure demande.

Le problème est toujours la compatibilité avec la théorie symétrique de la valeur. Les deux ne sont pas compatibles.

En 1931, un économiste, Jacob Viner va nous donner un exemple de coûts décroissants obtenus par des économies externes à la firme et internes à l’industrie : *« Par exemple, si les travailleurs avaient une préférence pour travailler dans une industrie importante plutôt que dans une petite industrie et donc s’ils étaient prêts à accepter de plus faibles salaires à mesure que l’industrie croît. »*

Sraffa conclut *« dans cette zone il n’y a rien ou presque rien. Des économies externes du point de vue de la firme individuelle mais internes à l’industrie constituent précisément la catégorie la moins fréquente »*.

**Section de Conclusion**

Sraffa : *« Il ne peut pas exister dans un système de libre concurrence et dans la détermination des équilibre partiels, de courbes de couts non proportionnels (sauf dans des cas exceptionnels) sans qu’avec elles soient introduites des hypothèses contredisant las nature du système »*.

Système de libre concurrence : plusieurs firmes dans une industrie

Détermination d’équilibres partiels : clause ceteris paribus

\*

**Sujets d’examen :**

*« Il ne peut pas exister dans un système de libre concurrence et dans la détermination des équilibre partiels, de courbes de couts non proportionnels (sauf dans des cas exceptionnels) sans qu’avec elles soient introduites des hypothèses contredisant las nature du système »*.

* Commenter ce passage en traitant le cas des rendements décroissants.
  + Conditions auxquelles on obtient des rendements décroissants
  + On met toutes les conditions ds la TSV et on voit si c’est compatible
  + Conclusion : ouverture
* Commenter ce passage du point de vue des rendements croissants.

La problématique de Sraffa, dans sa critique de la théorie symétrique de la valeur, elle consiste à dire que les conditions auxquelles on obtient des rendements décroissants et croissants ne sont pas compatibles avec les hypothèses de la théorie symétrique de la valeur.

Les conditions pour obtenir des rendements décroissants, Sraffa établi ces conditions en développant le théorème de Turgot, il faut qu’il y ait une modification entre les facteurs de production, ce qui suppose l’existence d’un facteur de production constant pleinement employé. Sauf cas particulier (celui dont nous parle Sraffa ici dans la citation) celui où une industrie utilise à elle seule le facteur pleinement.

Lorsque l’on introduit les rendements

Le cas particulier est le cas de l’économie externe et interne à la firme. L’introduction de rendements non proportionnels viole les hypothèses de l’équilibre général.

On peut aller soit vers la concurrence imparfaite. C’est ce que Sraffa suggère à la fin de l’article 1926. Il envisage qu’on emploie dans l’étude de la concurrence les instruments d’analyse utilisés pour les monopoles. On passe ainsi de la concurrence pure, à la concurrence imparfaite.

Sraffa le suggère mais lui ne travaillera pas dans cette direction. En revanche d’autres vont le faire, telle que Mrs. Robinson qui écriera en 1933 l’économie de la concurrence imparfaite. Elle tente de reconstruire une théorie de la valeur en conservant de l’analyse de Marshall la clause *ceteris paribus* et les rendements non proportionnels, mais elle remplace le cadre de la concurrence par l’utilisation d’instruments d’analyse du monopole dans un contexte imparfaitement concurrentiel. Un autre auteur s’engagera sur ce chemin, Edouard Chamberlin, et fera paraitre cette même année en 1933, l’économie de la concurrence monopolistique.

On abandonne le cadre de la concurrence.

L’autre possibilité consiste abandonner la clause *ceteris paribus*, et de ce diriger vers l’équilibre général, en tenant donc compte de l’interdépendance entre les marchés.

Il faut attendre John Hicks qui en 1939 fait paraitre un ouvrage Valeur et capital, où il reprend l’analyse de Walras en la développant.

Une troisième voie consiste à abandonner l’hypothèse des rendements non proportionnels. Toute une série de travaux s’inscrit dans cette optique. L’analyse entrée sortie avec le tableau de Leontieff, la programmation linéaire.

Fondamentalement ce qu’il faut abandonner aux yeux de Sraffa c’est la théorie symétrique de la valeur.

*« Cette théorie ne peut pas être interprétée de façon à lui donner une cohérence logique interne […] je pense que c’est la théorie de Marshall qu’il faut abandonner. »*, Sraffa

Juste après cet article de 1926, Sraffa va commencer à travailler pour construire une nouvelle théorie des prix qui reprend l’optique classique (au sens de Marx, c’est-à-dire les classiques tels que Ricardo). Le fruit de ces travaux paraitra en 1960 dans un livre dont le titre est production de marchandises par des marchandises avec pour sous titres Prélude à une critique de la théorie économique. Entre temps, il aura édité les œuvres complètes de Ricardo.

**Séance 5.**

**Chapitre 2 : Walras et la compatibilité entre l’efficacité économique et la justice sociale**

**Section I : Introduction**

**1. Quelques éléments biographiques**

Né en 1834 à Évreux dans l'Eure, et mort en 1910 à Lausanne en Suisse.

Il fut influencé par son père, Auguste, (intellectuel de gauche) ancien normalien, qui en raison de ses idées n’a pas pu faire de carrière universitaire sous la Restauration. Il écrira De la nature de la richesse et de l’origine de la valeur, en 1830.

Léon Walras va faire des études. Mais il ne travaille pas suffisamment, et il va être exclu des Mines. Ce père manifestement brillant est aussi autoritaire. Son rêve était de devenir écrivain et journaliste, il était attiré par la vie de bohème, aux antipodes de ce que son père voulait pour lui. Il s’intéresse à la littérature, à l’art, … En 1858, il rencontre Célestine, une jeune femme ayant eu un enfant hors mariage. Il se mariera avec elle dix ans plus tard, une fois que son père décèdera.

Léon avait un frère qui s’appelait Louis, qui était le préféré du père. Louis meurt.

Il sera nommé professeur d’économie en Lausanne.

**2. Ses influences**

De son père la volonté de réaliser certaines réformes sociales radicales telles que : la nationalisation des terres ; le gout des mathématiques ; la tripartition de l’économie.

Les 4 principaux ouvrages de Walras sont :

- 1860 : l’économie politique et la justice

- 1874 : les éléments d’économie politique pure ou théorie de la richesse sociale (il rééditera cet ouvrage, et 4ème édition en 1900)

- 1896 : étude d’économie sociale : réflexion sur les principes de la justice et de la morale

- 1898 : étude d’économie politique appliquée : l’organisation de l’activité économique ou théorie de la production de la richesse sociale

**Section II : La tripartition de l’économie**

**1) Science naturelle, science appliquée et science morale**

Walras divise l'économie en 3 branches, et cette tripartition s'inspire d'une réflexion sur la division des sciences en général : sciences naturelles, sciences appliquées et sciences morales.

Le point de départ est très simple : il existe des *individus* et il existe des *choses*.

Ce qui permet d’identifier deux types de faits :

- *les faits naturels* qui concernent les rapports entre les choses

- *les faits humanitaires* qui concernent les rapports où les individus interviennent. On a donc deux types de faits humanitaires : ceux qui concernent les individus et les choses, et ceux qui concernent les individus et les individus.

La science naturelle étudie les faits naturels, qui ont pour origine le jeu des forces de la nature qui sont des forces aveugles. On ne peut faire qu’une chose, c’est les identifier, les constater et les expliquer. Cela ne veut pas dire que nous ne puissions avoir aucune action sur les faits naturels. Walras va prendre un exemple dans la physique. Le fait que la pesanteur est un fait naturel, qui obéit à des forces naturelles, ne veut pas dire que nous ne pouvons pas lui résister. Mais nous ne pouvons lui commander quand lui obéissant.

La science appliquée ou art étudie les faits humanitaires de type relation hommes/choses.

La science morale étudie la relation hommes/hommes.

Les faits humanitaires ont pour origine la volonté humaine. Il faut ensuite les gouverner.

**2) Richesse sociale et économie politique**

L’objet de l’économie politique est l’étude de la richesse sociale.

Mais la question est de quel point de vue ? Pour y répondre, nous allons définir la richesse sociale et voir qu’elle possède 3 caractéristiques, chacune faisait l’objet d’une branche de l’économie.

Définition de la richesse sociale

C’est l’ensemble des choses matérielles ou immatérielles qui sont rares, c'est-à-dire qui sont utiles et limitées en quantité.

Cette caractéristique fait que chaque élément de la richesse social va posséder 3 caractéristiques :

* Les choses rares qui font parties de la richesse sociale sont appropriables.
* Les choses rares qui font parties de la richesse sociale sont valables et échangeables.
* La plupart des choses rares qui font partie de la richesse sociale peuvent être produites par l’industrie.

La valeur d’échange, l’industrie, la propriété, voici 3 faits dont toute la richesse sociale est seulement la richesse sociale est le théâtre.

**3) Valeur d’échange et économie politique pure**

a. la valeur d’échange est un fait naturel

C’est un fait naturel lorsque l’on est dans une situation de concurrence, car la valeur d’échange ne dépend ni de la volonté des offreurs ni de la volonté des demandeurs.

Cela ne veut pas dire que l’on ne puisse pas agir sur cette valeur d’échange qui est le prix.

Il faut expliquer la formation de la valeur d’échange.

b. le fait de la valeur d’échange est un fait mathématique

C'est un fait qui a un caractère mathématique car la valeur du blé est exprimée par un nombre. Puisqu'il s'agit d'un fait naturel, son étude relève de la science pure. Walras va l'appeler l'Économie Politique Pure. (Cf. citations 1, 2, 3, 4)

**4) Production industrielle et économie politique appliquée**

On doit poursuivre un double but : multiplier la richesse pour qu'elle soit abondante, et d'autre part elle doit être bien proportionnée entre la production manufacturière et la production agricole.

Il s’agit alors d’étudier les conditions les plus favorables pour l’agriculture, l’industrie, le commerce, le crédit.

*Le critère d'une bonne économie politique appliquée : utilité et efficacité.*

**5) Appropriabilité et économie sociale**

Il s’agit d’une relation entre les hommes. Les choses rares sont appropriables.

Problème de la répartition de la richesse entre les individus. On touche à des questions de justice et cela a un rapport avec la morale. L'économie qui étudie le problème d'appropriation, de la répartition traite des faits humanitaires hommes-hommes.

*Walras va l'appeler l'Économie Politique sociale, avec comme critère la justice.*

**6) Problèmes concernant les relations entre ces trois branches de l’économie politique**

* L’économie politique pure doit précéder les deux autres.

Tout d'abord, Walras considère que l'Économie Politique Pure doit précéder l'Économie Politique Appliquée et l'Économie Politique Sociale.

Walras souligne que l’économie politique pure n’est pas toute l’économie mais elle est absolument indispensable et bien que très difficile c’est un préalable indispensable aux solutions de nombreux problèmes.

Cf. citation 6

Cf. citation 9

* Les rapports entre économie politique appliquée et économie politique sociale.

La question que soulève Walras concerne la compatibilité de l’efficacité économique ou aussi intérêt, et la justice.

Cf. citation 11

Critère d'efficacité : condition économique

Critère de justice : condition morale.

S'interroger sur les relations entre les 3 économies politiques, c'est s'interroger sur l'efficacité de la pérennité de ces relations.

Walras précise sa pensée.

Il considère que très fréquemment il y a confrontation entre efficacité et justice : ces 2 critères peuvent être considérés comme contradictoires car la société est mal organisée.

**Séance 6.**

**Notion d'impératif catégorique (Kant)**

→ Un impératif est un commandement ou ordre que l'esprit ou la raison se fait à elle-même.

Kant distingue 2 types d'impératif :

* impératif hypothétique : ordre conditionnel, ou moyen pour une fin.

Comme « mange et bois avec modération si tu ne veux pas être malade. »

* ~~impératif catégorique~~ : impératif sans condition, l'acte ordonné est sa fin en soit. Pour Kant, il existe un impératif catégorique moral unique : « fais ton devoir sans condition et fais en sorte que toutes tes actions puissent s'ériger en morale universelle. »

Walras aussi, a un impératif catégorique unique : « sois juste ».

Si on a à choisir entre efficacité et justice, il faut impérativement choisir la justice, qui trône au-dessus de toutes les autres valeurs.

**Le Communisme (Platon) et l'Individualisme (Aristote)**

On va s'intéresser à la position communiste.

Walras veut montrer que si on organise bien la société, le dilemme exposé plus haut ne devrait pas se poser. Il s'agit donc d'organiser la société en ce sens. Walras présente les 2 courants de pensée : individualisme et communisme, d'une manière particulière en fait destinée à montrer que l'on peut concilier ce qui paraît inconciliable.

Walras ne parle pas des mêmes biens dans les 2 courants. Dans le cas du communisme, il nous parle des fruits de la terre, les biens agricoles. Quand il expose la thèse de l'individualisme, il s'agit des biens que les hommes produisent grâce à leur travail. On a le fruit de la terre et le fruit du travail.

Ce n'est pas un hasard s'il présente les choses ainsi, en effet il est contre l'appropriation privée de la terre. La terre doit être propriété de l'État et non propriété privée. La rente doit revenir exclusivement à l'État.

Le fruit du travail doit revenir en totalité à celui qui a fourni le travail, en particulier Walras considère que le salaire ne doit pas être amputé par un quelconque impôt.

**Individus et société**

L'individu n'est une personne morale que *dans* la société *et par* la société selon Walras.

Cela ressemble à la phrase de Marx : « l'homme ne s'individualise que dans la société ».

Il ironise même : « les théoriciens du Contrat Social ont oublié de nous dire quel jour fut prises ces décisions ». Cette idée de contrat social est pour lui aussi absurde que de dire que l'art ou la science ont été un jour fondé par un certain nombre d'artistes. Il prend l’exemple du peintre Raphaël et de sa fameuse fresque de l’école d’Athènes : « supprimer l’art et il n'y a plus d’artiste, Raphaël n’aurait pas pu exister sans les artistes précédents. Mais supprimer Raphaël de l’histoire de l’art et l’art en est évidement amoindri », « supprimer la société et il n’existe plus de personnes morales, et supprimer les personnes morales et il n’existe plus de société ».

**Section III : L'économie politique pure de Walras**

Nous traiterons ces 2 questions seulement :

- la représentation du fonctionnement du marché dans le cadre de l'échange pur

- la prise en compte de la production et la rupture que Walras instaure avec les économistes qui l'ont précédé.

**1. La représentation du fonctionnement du marché dans le cadre de l'échange pur**

* L'échange pur

Walras commence par étudier la détermination des valeurs d'échange de marchandises sans tenir compte qu'elles sont produites. Il considère donc dans un premier temps les individus possédant des marchandises qui vont procéder à des échanges dans le but d'améliorer leur satisfaction. C'est ensuite qu'il introduira la production.

* L'équilibre général

Walras traite la question de la détermination de la valeur d'échange dans un cadre appelé équilibre général, ce qui se passe sur un marché influence et est influencé par les autres marchés (≠ approche de l'équilibre partiel où l'on peut étudier un seul marché sans tenir compte de l'interdépendance des marchés).

On dit qu'un tel système de prix assure la compatibilité des désirs des individus. En effet, à ces prix, chaque échangiste est satisfait, il peut vendre la quantité qu'il désire et acheter la quantité qu'il a demandée. Bien évidemment ces prix d'équilibre dépendent des dotations initiales des individus et de leurs préférences.

* Le tâtonnement

Après avoir démontré que sous certaines conditions un système de prix d'équilibre existe et est unique, Walras nous dit que la grande question est de savoir si ces prix se réalisent effectivement sous l'empire de la concurrence.

Il s'agit donc d'étudier comment s'exerce la concurrence sur les marchés. Walras considère à ce point que, de même qu'en mécanique pure, il faut en économie pure considérer d'abord des marchés qui fonctionnent parfaitement du point de vue de la concurrence. Ensuite on introduira les rigidités, les monopoles...

Le prototype du marché parfaitement concurrentiel pour Walras est le marché de la Bourse.

Sur le marché arrivent des offreurs et demandeurs ayant des ordres exprimés de la manière suivante :

* les offreurs : ordre de vente avec un *prix plancher* en dessous duquel il leur est interdit de vendre.

Par exemple, il existe des offreurs ayant ordre de vendre à 59F, on va considérer qu'ils sont au nombre de 10.

D'autres à 60F, au nombre de 20, et 5 autres agents ayant ordre de vendre à 61F.

* les demandeurs : ils ont ordre d'acheter à des *prix plafond* au dessus duquel il leur est interdit d'acheter.

18 agents ont pour ordre d'acheter à 61F, 12 ont pour ordre d'acheter à 60F, et 25 à 59F.

Un commissaire priseur crie les prix.

Si les prix criés sont tels que l'Offre = Demande sur chaque marché, les échanges peuvent avoir lieu. Les individus apportent ce qu'ils ont décidé d'offrir.

Si les prix criés sont tels que l'Offre ≠ Demande alors les échanges sont interdits et le commissaire priseur va modifier les prix selon une règle :

-Lorsque Demande > Offre : il augmente les prix

-Lorsque Demande < Offre : il baisse les prix.

Sous certaines conditions, on peut montrer que l'on va converger vers une situation d'équilibre. On dit alors que l'équilibre est stable.

→ **Processus du Tâtonnement Walrasien.**

Le CP crie les prix et les modifie jusqu'à atteindre l'équilibre.

On a aussi le camp de prisonnier de Joan Robinson, où les prisonniers reçoivent des colis avec le même nombre de chocolat et de cigarette malgré les goûts différents de chacun. Il faut alors déterminer les valeurs d'échange d'équilibre. La demande de cigarette est égale à l'offre de cigarette. On dit que les prix sont à l'équilibre quand les demandes excédentaires sont nulles.

On a donc une certaine stabilité des prix, Walras dit que pour l'avoir, il faut aller sur un marché très concurrentiel, comme le marché de la Bourse où le crieur a un rôle fondamental comme nous l'avons vu.

Main invisible...

Les économistes se posent des questions similaires.

Pour les Classiques, une situation naturelle est une situation d'équilibre.

Les capitalistes sont satisfaits quand ils ont tous le même taux de profit.

**2. Analyse critique du tâtonnement walrasien**

Walras, par ce processus, répond à une question ancienne : une société de marché décentralisée est-elle possible ? Comment l'état d'équilibre se réalise-t-il si chacun fait ce qu'il veut ?

Smith répond : la main invisible. Walras : le tâtonnement.

Pour démontrer que le marché va adopter les prix d'équilibre, Walras fournit l'explication d'un processus très centralisé, ce qui surprend.

Il semble qu'il y ait une contradiction entre le but à atteindre et les moyens utilisés, la démonstration fournie. Dit autrement, s'il s'agit, avec le tâtonnement, de rendre compte de la convergence vers l'équilibre dans une économie de marché décentralisée, il est évident que la conception du marché concurrentiel qu'élabore Walras est en contradiction avec l'objet même dont il tente de rendre compte.

Il est étrange que certains économistes contemporains puissent considérer le tâtonnement walrasien comme une démonstration de l'aptitude d'une économie de marché décentralisée à assurer l'équilibre des marchés, c'est-à-dire la coordination des désirs des agents.

Avant d'approfondir le statut que Walras attribue au processus de tâtonnement

[Un économiste polonais Oskar Lange, qui avait émigré aux USA dans les 1930's et qui avait choisi de revenir en Pologne après 1945, soutenait la thèse suivante : un système de planification socialiste est supérieur à une économie de marché capitaliste car il pensait que grâce à la planification et au développement des ordinateurs, il était désormais possible de déterminer les prix d'équilibre sans marché. C'est-à-dire la planification et les ordinateurs se substituent au marché et sont plus efficaces que ce dernier.]

Si le tâtonnement prétend décrire effectivement ce qu'il se passe dans l'économie, on ne peut vraiment pas être satisfait (contradiction entre but et démonstration).

Mais il semble qu'en fait, l'idée que Walras avait en tête était moins d'expliquer ce qu'il se passe en réalité que de dire *ce qu'il devrait se passer* du point de vue de la justice pour que les échanges respectent le principe de la justice. Il faut regarder le processus de tâtonnement plutôt d'un point de *vue normatif* que d'un point de vue explicatif.

Car imaginons que des échanges aient lieu en dehors de l'équilibre, et pour reprendre l'exemple de Walras, supposons que des échanges aient lieu à 61F → tous les demandeurs prêts à acheter à ce prix vont acheter, mais il est évident que parmi les 35 offreurs, 17 ne vont pas pouvoir écouler leurs marchandises, donc le prix va baisser.

Situation injuste car tous les offreurs n'ont pas été satisfaits. Suivant la façon dont le prix a baissé, tout le monde n'a pas été servi à la même enseigne.

Le tâtonnement est plus une description de ce que Walras aimerait voir se réaliser dans la réalité.

**Séance 7.**

**Précédemment…**

Représentation du marché chez Walras, avec le tâtonnement.

L’enseignement important a en tiré c’est que finalement Walras cherche à nous présenté une représentation du fonctionnement du marché qui est en complète différence que la centralisation du marché.

Des économistes tels qu’Oscar Lang, avaient pensé que la théorie walrasienne du marché pourrait permettre un bon fonctionnement de marché avec des ordinateurs à la place des crieurs de prix.

Ce tâtonnement de Walras peut être considéré comme une norme à laquelle le marché devrait se soumettre.

Le tâtonnement walrasien permet que les échanges de marchandises se fassent au prix d’équilibre. Tous les vendeurs vendent au même prix, et tous les acheteurs achètent au même prix.

**La prise en compte de la production**

La façon dont Walras traite la production est en rupture totale avec la façon dont ses prédécesseurs, en particulier les classiques, traitaient la production.

Nous allons voir deux points :

* 1. Trois sortes de capitaux

Walras considère qu’il existe 3 sortes de capitaux. Chaque capital rend un service. Le prix de ce service étant le revenu.

- *1er type de capital : les capitaux personnels*. Ce sont les individus dotés d’un certain nombre de capacités qui leur permet d’effectuer un travail. Ces capitaux personnels fournissent un service, qui est le travail. Ce service va s’échanger sur un marché où il sera offert pas les détenteurs de capitaux personnels et demandé par les entrepreneurs. Il va donc avoir un prix, et ce prix est le salaire.

Donc : capitaux personnels => le travail => le salaire

- *2ème type de capital : regroupe les capitaux mobiliers ou capitaux proprement dits.* Ils vont fournir un service qui est le profit, il a le même statut que le travail. Ce profit va être demandé par les entrepreneurs. Il va avoir un prix qui est l’intérêt. C’est le revenu que vont toucher les détenteurs de capitaux mobiliers ou capitaux proprement dits.

Donc : capitaux mobiliers => le profit => l’intérêt

- *3ème type de capital : les capitaux fonciers.* Ils vont fournir un service qui est la rente. Elle va être offerte sur un marché par les détenteurs de capitaux fonciers, et demandée par ceux qui veulent utiliser ce service. Et le prix de ce service va s’appeler le fermage. C’est le revenu des propriétaires fonciers.

Donc : capitaux fonciers → la rente → fermage

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| (possédés par) | Capitaux | Services | Prix du service (ou revenu) |
| Salariés | Personnels | Travail L | Salaires w |
| Capitalistes | Mobiliers | Profit ∏ | Intérêt i |
| Propriétaires fonciers | Fonciers | rente | Fermage |

Walras nous dit que l’esclave n’est pas propriétaire de sa personne. Il n’est donc pas propriétaire de son capital personnel.

Le serf est propriétaire de son capital personnel, il ne peut pas être vendu et acheté, mais il n’est pas propriétaire de l’ensemble de son service. Car s’il peut travailler une partie de sa journée pour lui, il doit travailler une autre partie de la journée pour le seigneur.

Le salarié aujourd’hui est propriétaire de son capital personnel. Il est propriétaire de tout son service. Mais à cause des impôts qu’il doit payer, il n’est pas propriétaire de l’intégralité du prix de son service, c'est-à-dire de l’intégralité de son salaire. Une partie va être prélevée par l’Etat. Le fait qu’il n’en soit pas totalement propriétaire, il va être appelé prolétaire. C’est le salarié qui paye des impôts.

Walras souhaite que le salarié ne paie pas d’impôt, que le salarié garde l’intégralité de son salaire.

Cette abolition du prolétariat permettrait aux salariés d’être plus riches, d’épargner plus et d’acquérir ainsi les capitaux mobiliers.

Chez les classiques, seuls le travail était productif. La rente et le profit étaient conçus comme une ponction sur le surplus créé par le travail.

Ici, les trois capitaux sont productifs de la même façon. La notion de surplus disparait.

→ Ce n’est plus seulement le travail qui est productif, la notion de surplus disparait : chacun a sa contribution productive.

De lois différentes chez les classiques, on passe à une seule et même loi chez les néoclassiques.

La productivité marginale du travail c’est la variation de production entrainée par l’addition d’une unité supplémentaire de travail. La quantité des autres facteurs restant constante.

Pour calculer la productivité marginale du travail, je prends la même situation et je rajoute un bonhomme.

Ex : 100 travailleurs et 10 machines. => 101 travailleurs et 10 machines. => C’est ce travailleur en plus qui a produit le plus.

Chacun reçoit finalement ce qu’il a contribué a créé.

Il y a donc un lien très fort entre ces différences.

On peut identifier ce que chacun produit, et à l’équilibre il reçoit ce qu’il a contribué a produire.

* 1. La production résulte de l’association des services producteurs entre eux

Walras dit : la production est un échange.

Cela veut dire que la production est perçue comme une extension de l’échange. On n’échange plus seulement que des marchandises. On échange aussi des services producteurs. Et finalement, quand on introduit la production, on ajoute des marchés : le marché des services producteurs, c'est-à-dire le marché du travail, du profit et de la rente.

On ne s’intéresse plus seulement qu’aux prix d’équilibre des marchandises, mais aussi à la détermination des prix d’équilibre des services producteurs.

Walras considère que le prix de vente des marchandises à l’équilibre, doit être égal à la somme du prix des services multiplié par la quantité de services produits.

Il ne doit y avoir ni bénéfice, ni perte.

Et c’est l’entrepreneur qui est chargé de cela. Il est chargé d’associer tous les services de capitaux de telle sorte que le prix de vente soit égal au prix de revient. Il cherche à maximiser son profit sous contrainte de la fonction de production.

Le crieur de prix et l’entrepreneur, ne correspondent pas à des personnes vivantes dans l’économie.

Néoclassiques : le salaire est déterminé par la productivité marginale du travail.

**Section IV : L’économie sociale**

L’objet de la 3ème branche de l’économie traite des problèmes de propriétés, d’appropriation, de répartition, et donc fondamentalement de justice.

Bien que ce soit la partie de l’économie qui tienne le plus à cœur de Walras, elle a été en grande partie délaissée par ceux qui se réclament de la pensée de Walras.

1. **Individus et Etat**

Walras considère que la personne morale est un élément essentiel de la société, tout comme la société est un élément essentiel de la personne morale. Il faut considérer l’homme dans la société, tenir compte à la fois de l’homme et de la société, et l’Etat est un agent social tout comme l’individu. Les deux sont des agents économiques.

*« L’homme déploie en société une activité complexe résultant de deux activités simples dont l’une est une activité individuelle et l’autre est une activité collective. La résultante est l’accomplissement de la destinée de l’homme dans la société. »*

1. Egalité des conditions sociales générales (CSG) et inégalité des positions personnelles particulières (PPP)

Il faut tenir compte de 2 choses à la fois :

- l’homme dans la société abstraction faite de la société : ce qu’il appelle l’individu.

Chacun accomplit sa destinée indépendamment de tous les autres. (par exemple, certains travaillent et d’autres pas)

- la société abstraction faite des individus dont elle est composée, c’est-à-dire le milieu social de l’activité individuelle : Walras appelle cela l’Etat.

Donc l'Etat est un agent social au même titre que l'individu, c'est un agent économique.

L’individu doit s’occuper par son activité personnelle d’obtenir la meilleur PPP.

L'individu, par son activité personnelle, obtient d'une part ce que Walras appelle ses *positions personnelles particulières,* et d'autre part doit s'occuper d'acquérir les meilleures positions.

L'État quant à lui s'occupe des *conditions sociales générales* permettant l'égalité entre les individus.

L’Etat doit assurer les CSG permettant l’égalité en ce qui concerne principalement l’éducation.

D'où l'importance de l'État dans l'éducation (gratuité de l'école prônée par Walras).

Mais si un individu à conditions initiales identiques se donne plus de mal qu'un autre, il doit obtenir plus. L'individu doit pouvoir exercer sa liberté, et l'État doit veiller à l'égalité des conditions entre individus.

C’est pourquoi Walras parle d’égalité des CSG pour tous, et inégalité des PPP.

L’individu doit pouvoir exercer sa liberté.

Liberté et égalité, nous dit Walras, sont deux mots hérités de la Révolution française, mais qui jusqu’à présent non jamais été concilié.

Cette absence de conciliation est désastreuse puisqu’elle aboutit soit à un libéralisme inégalitaire : lorsque la liberté existe et qu’elle n’est pas conciliée avec l’égalité ; soit à une démocratie autoritaire : lorsque l’égalité prévaut mais pas la liberté.

Walras prône donc ce qu'il appelle l'égalité des CSG et l'inégalité des PPP.

D'où la fameuse image que Walras nous propose pour illustrer son propos : celle de la balance et de la couronne.

La balance renvoie à l'idée de la justice, dans une course, chacun doit avoir les mêmes chances. Et la couronne renvoie à l'idée de liberté, qui va de pair avec l'inégalité des PPP, « que le meilleur gagne ».

1. Question d’ordre et de justice, liberté de l’individu et autorité de l’Etat

Le respect de la liberté de l’individu nécessite que l’inégalité des PPP soit respectée.

Il faut que l’Etat puisse exercer son autorité dans les domaines qui lui sont dévolus.

Ceci amène à se poser deux types de questions biens différentes :

Quand les gens doivent ils agir seuls ou en corps d’Etat ? (= on laisse l’Etat régler le pb). C’est une question d’ordre.

La seconde question : quand les individus doivent ils profiter seuls ou profiter ensemble ? Ici c’est une question de justice.

Pour que les individus puissent dans les meilleures conditions, rechercher et obtenir et conserver leur PPP et pour que l’Etat puisse établir, maintenir, et améliorer les conditions sociales générales, il faut clairement différencier les domaines où doit s’exercer les libertés de l’individu, et les domaines où doit s’exercer l’autorité de l’Etat.

Questions relatives à l’ordre

- il existe des domaines où doit s’exercer la liberté de l’individu, et où l’Etat ne doit pas intervenir, sinon on aboutit au despotisme. Exemple : la religion.

- il existe des domaines où doit s’exercer l’autorité de l’Etat, et où l’individu ne doit pas intervenir, sinon on aboutit à l’anarchie. Exemple de la justice au sens des magistrats et des juges : ne pas se rendre justice soit même.

Donc il faut la liberté et pas le despotisme, l’autorité et pas l’anarchie.

Walras nous propose une image. Il prend l’exemple d’un concert. Il nous dit que pour qu'il soit réussi, il ne faut ni unisson, il faut liberté et non despotisme, ni cacophonie, il faut autorité et non anarchie.

Questions de justice

- il existe des domaines où les individus doivent profiter ensemble, tels que l’école, … sinon ce serait inégalitaire.

- où les individus doivent profiter seuls. Par exemple, des fruits de mon travail.

Le contenu de la justice pour Walras peut être résumé par les deux propositions suivantes : le seul fondement de la propriété individuelle est le travail ; égalité des CSG et inégalité des PPP.

1. **Droit et Etat**

2 piliers fondamentaux qui sont intimement liés : l’abolition du prolétariat (= pas d’impôt sur les salaires), et la suppression de la propriété privée de la terre.

Le droit naturel pour Walras se résume à 4 principes :

* les capitaux personnels ou facultés sont de droit naturel et ne peuvent être échangés. Cela revient à condamner l'esclavage. L'esclave n'est pas propriétaire de son capital personnel ce qui est contraire au droit naturel, à la morale affirmant que l'individu n'est pas un moyen ou un objet et qu'il possède en lui-même sa propre fin.
* les terres sont de droit naturel la propriété de l’Etat. En effet, leur appropriation individuelle violerait le principe de l’égalité des conditions, qui veut que chacun puisse profiter des ressources que la nature nous offre, pour exercer nos efforts.

Cf. citation 13

Grâce a ses revenus, l’Etat va bénéficier de ressources qui lui permettront de financer les conditions sociales générales. Finançant ces dépenses de la sorte, l'État n'aura pas besoin de prélever d'impôts sur le prix des services producteurs.

* le propriétaire d’un capital est propriétaire de l’intégralité du service de ce capital, ce qui exclu le servage.

En effet, le serf à la différence de l'esclave est propriétaire de son capital personnel mais n'est pas propriétaire de l'intégralité du service de son capital personnel. Le serf habituel dépend d'un seigneur, il travaille 4h pour lui et 4h pour le seigneur.

* le propriétaire d’un capital est propriétaire de l’intégralité du prix du service de ce capital, ce qui exclu les prolétaires : Walras a rejeté le fait que les revenus puissent être amputés ou sanctionnés par l'impôt.

Un prolétaire est un travailleur dont le revenu est amputé par l'impôt. Supprimer le prolétariat c'est supprimer l'impôt sur les salaires. Ainsi, les salariés auront de quoi épargner, ce qui leur permettra d'acquérir du capital et de profiter des revenu du capital et de leur travail. La suppression du prolétariat permettrait au travailleur d'accéder au capital mobilier par l'épargne.

1. **La justice principe obligatoire et réciproque**

**Séance 8.**

**Précédemment …**

Sur la base de la définition de la richesse qu’il fournit, et sur la base des 3 éléments de la richesse, Walras va partager l’économie en 3 branches. Economie politique pure dans un cadre de concurrence, la production, et les problèmes de répartition.

Le critère de la 1ere est celui de la vérité, le 2nd est celui de l’efficacité économique, et enfin celui du critère social est la justice.

Walras ensuite se pose des questions sur les relations entre elles. L’économie politique pure doit précéder les deux autres. Puis, la relation entre critère d’efficacité et celui de justice sociale. Si on organisait mieux la société, on aurait très rarement a choisir entre ces deux critères nous dit Walras. Sinon il faudra toujours choisir le critère de la justice sociale, qui est un impératif social selon Kant.

Concernant l’économie sociale, ce qui est le projet de Walras est d’organiser la société de telle sorte que l’on puisse combiner à la fois l’inégalité de PPP et l’égalité des CSG.

L’égalité des CSG est du ressort de l’Etat : pour que chacun démarre avec les mêmes chances. Walras nous dit qu’il y a deux grandes questions : question d’ordre et question de justice. Ordre : quand les gens doivent ils agir en collectivité ou alors seul ? Il faut bien déterminer les cas où l’Etat doit agir ou pas, aussi pour les individus.

Justice : quand les gens doivent profiter ensemble ou alors de manière séparer. Ensemble de tout ce qui est CSG : éducation,… ; seuls des positions qu’ils ont acquises.

4 principes que nous dicte le droit naturel :

- les capitaux personnels sont de droit personnel

- les terres sont de droit naturel la propriété de l’Etat

Le travailleur salarié ne doit pas voir celui-ci imputé de l’impôt.

**Complément sur la justice**

Cf. citation 15 :

Relation entre hommes : faits humanitaires de la 2nd espèce. L’économie sociale traite de la 2nd espèce.

Principe de la fraternité.

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
|  | Réciproque | Obligatoire |
| Justice | Oui | Oui |
| Assurance | Oui | Non |
| Dévouement | Non | Non |

Boîte d’Edgeworth

Grâce à des échanges, les individus peuvent améliorer leur situation, tant que l’on reste dans la lentille, sauf au point de tangente.

Aussi l’agent A était plus pauvre que l’agent B, puisqu’il avait les deux biens en quantité moindre.

Un économiste appelé Gossen à réfléchit sur la justice.

Il faut répartir de façon égale.

Cf. citation 16

Pb de justice : problème que la société doit régler.

**Sujet examen :**

Après avoir montré comment Léon Walras établie sa tripartition de l’économie, vous expliquerez ce qu’il en déduit concernant les relations entre efficacité économique et justice sociale.

**Sujet proposé :** Après avoir expliqué ce qui permet à Léon Walras d’effectuer une tripartition de l’économie, vous exposerez les relations que les 3 branches de l’économie doivent entretenir, et les conséquences que Walras en tire quant à l’organisation de la société.

**Chapitre 3 : Keynes : Les effets d’une baisse des salaires nominaux sur le niveau d’emploi**

Keynes dès le chapitre 3 où il commence à nous parler de la demande effective, nous dit deux choses :

- dans sa théorie, toutes les grandeurs sont monétaires ; et en particulier les salaires sont payés en monnaie. Ils sont déterminés par les négociations salariales entre entrepreneurs et salariés. Ils sont donnés de l’extérieurs, ils sont donc exogènes, notés w barre. Le salaire est donné mais cela ne veut pas dire qu’il ne peut pas varier.

Par ailleurs, Keynes fait au chapitre 3, une hypothèse provisoire. Les salaires sont constants, fixes.

Keynes écrit au chapitre 19, un chapitre sur les effets des variations des salaires nominaux. Donc les salaires ne sont plus fixes.

**Section I : Détermination de la demande effective et du niveau d’emploi associé**

Toute la théorie générale de Keynes peut se résumer en **4 propositions** :

La première est la définition de la demande effective. C’est le niveau du revenu monétaire qui égalise l’offre globale à la demande globale.

La valeur de l’offre globale OG = Y ; et la demande globale DG = C + I + G barre

C = aY avec 0<a<1

I = IAbarre(r)

Y = aY + IAbarre (r) + Gbarre

Y = (IAbarre (r) + G barre) / (1-a) Equation n°1

2ème proposition. Keynes considère que l’offre de monnaie doit être égale à la demande de monnaie. La demande de monnaie chez Keynes comprend principalement deux composantes. L’une qui est la demande monétaire de transaction. La 2nd est la fonction de spéculation.

OM barre = DM L1(Y) L1’>0

L2(r) L2’<0

L1(Y) + L2(r) = OM barre Equation n°2

Les équations 1 et 2 forment un système qui va permettre de déterminer les inconnues Y et r, autrement dit la demande effective et le taux d’intérêt.

Ce qui nous intéresse c’est de déterminer le niveau de l’emploi.

3ème proposition. La demande effective est une grandeur monétaire.

DE = pq

q = f(NDE) NDE niveau d’emploi associé à la DE

DE = p f(NDE) Equation n°3

**Séance 9.**

**Précédemment …**

Keynes s’intéresse aux grandeurs monétaires : la demande effective, le salaire.

Le salaire est considéré comme exogène durant toute la théorie générale : l’économiste n’a pas a déterminé le salaire, il est déterminé lors de négociations salariales.

Keynes nous dit qu’il va considérer que le salaire monétaire est fixé à un certain niveau. C’est une hypothèse provisoire dont il s’affranchira par la suite.

Le salaire monétaire est exprimé en unité de compte. Le salaire réel c’est le pouvoir d’achat en termes du salaire monétaire.

Pour étudier les effets dune baisse de salaire monétaire sur l’emploi, on a quatre propositions. Celles-ci peuvent se traduire sous forme d’équations.

1. la demande effective est le revenu monétaire qui permet l’égalisation de la demande globale et de l’offre globale.

Cette première équation met en relation 2 variables : le niveau du revenu et le taux d’intérêt.

Il faut introduire la seconde proposition : l’offre de monnaie est toujours égale à la demande de monnaie.

Ces deux équations forment un système qui permet de déterminer le niveau de la D effective, et le taux d’intérêt.

On fait apparaitre une 3eme équation : la D effective = p f(K,NDE). Les deux inconnues sont les prix et le niveau d’emploi correspondant là la demande effective.

4ème proposition : Pour Keynes, le salaire réel est égal à la productivité marginale du travail.

wbarre/p = f’ (NDE)

⬄ w barre = p f’(NDE) Equation n°4

On peut déterminer le niveau de l’emploi.

Ces deux équations :

D effective = p f(K,NDE).

w barre = p f’(NDE)

**Section II : Effet d’une baisse du salaire nominal sur NDE lorsque la baisse du salaire nominal laisse la demande effective inchangée**

Keynes nous dit dans le texte cf. poly

Cf. paragraphe 4

*« Personne ne songerait à nier… d’une hausse de l’emploi ».*

On va démontrer cette proposition.

(4) / (3) = w barre / DE = p f’(NDE) / p f(NDE)

=> w barre / DE = f’(NDE) / f (NDE) Equation 5

Cmt cette équation justifie la proposition de Keynes ?

Si la demande effective reste constante, et si w barre diminue, alors w barre/DE diminue.

a) si le salaire monétaire diminue et la demande effective est constante, alors le terme de gauche diminue.

b) pour que cette égalité reste vérifié, il faut que le terme de droite diminue.

c) pour que le terme de droite diminue, il faut que NDE varie.

La productivité marginale de l’emploi est positive.

La fonction de production est telle que lorsque que le niveau de l’emploi augmente, la productivité marginale est négative.

Lorsque NDE augmente dans le terme de droite, le numérateur diminue, et le dénominateur augmente.

Ainsi lorsque NDE augmente, le rapport de droite diminue.

Donc lorsque le salaire monétaire diminue et que la demande effective reste constante, ce qui fait diminuer le terme de gauche, pour que l’égalité reste vérifiée, il faut que le niveau de l’emploi augmente.

Ainsi la phrase de Keynes est vérifiée.

Le problème est qu’une baisse des salaires monétaires va modifier la demande effective, soit à la hausse soit à la baisse ou voir même la laisser inchangée.

En effet, la baisse des salaires va agir sur les composantes de la demande effective. L’effet global c’est la somme de tous ces effets.

On va reprendre la formule de la demande effective, que nous avons tiré de la première proposition de Keynes.

DE = IAbarre(r) / (1-a)

a : la propension marginale à consommer

On voit que la demande effective dépend de 3 éléments : les anticipations des entrepreneurs Abarre, des taux d’intérêt, et de la propension marginale à consommer a.

**Section III : Effet d’une baisse du salaire nominal sur la demande effective**

1. **Par le canal de la propension marginale à consommer : a**

Reprenons le texte :

Si la baisse des salaires nominaux va modifier la demande effective ?

Comme c’est en économie ouverte, d’autres éléments interviennent. Mais ici, on se contente de voir en économie fermée.

On va commencer par l’influence sur la propension marginale à consommer.

On lit la conclusion que nous allons démontrer *« Quel sera le résultat net … ? »*

Détaillons la démonstration que nous donne Keynes.

Le point de départ est qu’il ne faut pas se contenter de rester sur le niveau global. Il faut différencier les consommateurs en 3 classes.

La classe des salariés : on note leur propension marginale à consommer a1.

On a ensuite la classe des entrepreneurs : leur propension marginale à consommer est noté a2.

Puis on a la classe des rentiers, dont la propension marginale à consommer est noté a3.

On considère que la part des revenus de salariés est noté alpha 1, celle des entrepreneurs alpha 2, puis celle des rentiers alpha 3. La somme de ces parts est égale à 1.

Keynes considère que plus le revenu d’un individu est important, plus sa propension marginale à consommer est faible. Les salariés sont les moins riches des trois classes.

Ainsi, on a toujours a1>a2>a3.

Par ailleurs, en ce qui concerne les entrepreneurs et les rentiers :

Lorsque les rentiers sont plus riches que les entrepreneurs, alors a3<a2.

Lorsque les rentiers sont moins riches que les entrepreneurs, alors a3>a2.

a = alpha1 a1 + alpha2 a2 + alpha 3 a3

Comme une baisse de w barre varie sur a ?

- pour Keynes, une baisse du salaire monétaire entraine une baisse des prix.

Le raisonnement de Keynes, il va considérer les salariés, puis les entrepreneurs et les rentiers ensemble. Pendant tout le raisonnement, a1, a2 et a3 ne varient pas. Ce qui change c’est la répartition du revenu monétaire entre les trois classes.

Une baisse du salaire monétaire fait que les salariés vont recevoir une propension moins importante du revenu global. => alpha 1 va baisser

Une baisse du salaire monétaire, entraine une baisse de la propension marginale à consommer.

Du point de vue des rentiers et des entrepreneurs pris ensemble :

La baisse du salaire monétaire entraine une baisse des prix. Or dans la théorie générale, les rentiers ont des revenus monétaires nominalement garantis.

Donc une baisse des prix fera que l’on pourra acheter plus. La proportion de ce qui nous revient augmente. Donc alpha 3 va augmenter au détriment des entrepreneurs.

Et si alpha3 augmente, alors alpha2diminue.

Il va y avoir 2 cas à analyser :

- lorsque les rentiers sont plus riches que les entrepreneurs. Autrement dit, lorsque a3<a2.

Si alpha3 augmente, alpha2 diminue, et a3<a2, alors toute chose égale par ailleurs, a va baisser.

- cas où les rentiers sont moins riches que les entrepreneurs :

a3>a2. Alpha2 diminue, alpha3 augmente. a va augmenter.

Suite à une baisse des salaires monétaires, la propension marginale à consommer peut aussi bien diminuer qu’augmenter.

Reprenons le texte de Keynes

Cf. paragraphe 1°.

Ce qui bouge ce sont les propensions marginales à consommer et non pas la répartition.

La baisse de alpha1 est de nature à diminuer la propension marginale à consommer a1.

Voyons maintenant l’impact de la modification de a sur la demande effective.

DE = IAbarre (r) / (1-a)

Lorsque a augmente, cela entraine toute chose égale par ailleurs, la hausse de la demande effective.

Lorsque a baisse => baisse de la demande effective.

Keynes nous dit que le 2ème cas est le cas le plus probable.

Maintenant, il faut voir ce qui se passe pour l’investissement.

Le résultat global de la baisse du salaire nominal sur la demande effective par l’intermédiaire du canal de la propension marginale à consommer de la communauté ne peut être que conjecturé. Cependant Keynes considère qu’il y a plus de chance qu’il soit contraire que favorable, c’est-à-dire il y a plus de chance pour qu’une baisse du salaire nominal entraine une baisse de a et donc toute chose égale par ailleurs entraine une baisse de la demande effective.

1. **Par le 2nd canal de l’efficacité marginale du capital**

Cf. texte paragraphe 4°

Rappels sur la façon dont Keynes construit sa fonction d’investissement :

Un entrepreneur doit décider du montant de son investissement. On suppose qu’il connait le taux d’intérêt.

Pour déterminer sa fonction d’investissement, l’entrepreneur doit au préalable déterminer sa fonction d’efficacité marginale du capital.

Un entrepreneur doit être capable quel que soit le montant de l’investissement qu’il décide, d’associer des recettes futures. Ce sont des recettes anticipées.

Supposons que l’investissement soit de 200 livres, et que notre entrepreneur anticipe que cet investissement va procurer des recettes pendant 2 périodes.

Il suppose qu’à la période R(1) il va gagner 110 livres, et à la période R(2) il aura 121 livres de recettes.

Ceci doit lui permettre de déterminer l’efficacité marginale de l’investissement qui est de 200 livres.

C’est un taux d’actualisation qui permet d’égaliser le montant de l’investissement avec la somme des recettes anticipées actualisées avec ce taux.

Une recette future actualisée :

Si aujourd’hui j’ai 100 livres, et que je les place à 10%. Dans un an, je dispose de 110 livres.

C’est le taux qui permet d’actualisé la valeur de l’investissement d’aujourd’hui. C’est équivalent à ce qui nous rapporte l’investissement.

200 = 110/(1+e) + 121/(1+e)²

200 = 110/x + 121/x²

=> e= 10%

L’efficacité marginale de l’investissement est égale à 10%.

2ème étape : Keynes considère que plus le niveau de l’investissement est important, plus l’efficacité marginale du capital est faible.

Si j’investis 100 => e>10%

Si j’investis 300 => e<10%

La courbe est donc décroissante.

3ème étape : il va regarder quel est le taux d’intérêt. Et il va choisir un niveau d’investissement tel que l’efficacité marginale de ce niveau d’investissement soit égal au taux d’intérêt.

De la fonction d’efficacité marginale, on passe à la fonction d’investissement. Elles sont identiques.

L’efficacité marginale d’un capital d’un même niveau d’investissement va baisser, si les entrepreneurs commencent à déprimer.

La courbe d’investissement va se déplacer vers la gauche.

Et pour un même taux d’intérêt, le niveau d’investissement va être plus faible.

Graphiquement la courbe d’efficacité marginale se rapproche de l’origine.

Conséquence : pour un même taux d’intérêt, le niveau de l’investissement diminue.

L’efficacité marginale du capital diminue à anticipations données, car l’investissement a augmenté.

L’efficacité marginale du capital diminue pour un même niveau d’investissement, du au pessimisme des entrepreneurs en ce qui concerne les recettes futures anticipées.